Extraits de « Le Plâtrier siffleur » de Christian Bobin

(p 4) (...). « Je crois qu'habiter poétiquement le monde, c'est l'habiter aussi et d'abord en contemplatif.

Contempler est une manière de prendre soin. C'est casser tout ce qui en nous ressemble à une avidité mais aussi à une attente ou un projet.

Regarder et s'émouvoir de l'absence de différence entre ce qui est en face et nous.

J'ai là sous les yeux dans cette forêt, quelque chose qui est beaucoup plus riche que tout ce qu'un musée ne pourra jamais s'offrir. Dans l'ordre, un peu de mousse, un peu plus loin des ronces, une fougère que le soleil traverse comme un vitrail. Cette fougère est sainte par sa mortalité, par sa fragilité, par le fait qu'elle va connaître le dépérissement. Que faire de mieux que de saluer ceux qui sont dans le passage avec nous ? Ce serait beau de bâtir toute une conversation autour de cette fougère...Le monde est rempli de visions qui attendent des yeux. Les présences sont là, mais ce qui manque ce sont nos yeux. Qui la voit cette petite fougère prise dans une branche épineuse ? Le vent la connaît, le vent lui parle.

Je ne pense pas que la nature connaisse la solitude terrible dans laquelle nous pouvons nous trouver. Je suis parfois soufflé par la conversation incessante du pré qui fait face à la fenêtre devant laquelle j'écris. Je regarde, je n'entends rien, la fenêtre est fermée, et quand bien même serait-elle ouverte, aucune rumeur ne me parviendrait, mais je vois très bien l'agitation des brins. Ils sont comme huilés par la lumière. Si j'avais le talent de regarder à fond - un talent qui me manque très souvent - je verrais, parce que je le sens, que chaque brin est différent du brin voisin. Ils sont sans arrêt pris dans un évènement. Dans l'évènement de la brise, de la pluie, dans l'évènement des lumières qui vont, qui viennent, qui s'affairent on ne sait trop à quoi, du jour qui s'en va, du froid qui remonte de la terre. Est-ce qu'il y aura un autre jour ?

Le pré est rempli de mille questions qui sont sans impatience d'une réponse. Quand j'écris avec la vision de ce pré, je suis devant le plus grand concurrent qui soit. Je suis devant un maître écrivain, un des plus grands poètes, qui n'a pas de nom, pas de visage, mais qui travaille jour et nuit. (...)

(p 7) La contemplation, ce qu'on appelle la poésie, c'est le contraire même de ce qu'on entend trop souvent par poésie. Ce n'est pas une décoration, ce n'est pas une joliesse, ce n'est pas quelque chose d'esthétique, c'est comme mettre sa main sur la pointe la plus fine du réel. Et en le nommant, de le faire advenir. Le réel est du côté de la poésie et la poésie est du côté du réel. Les contemplatifs, quels qu'ils soient, peuvent être des poètes connus comme tels, mais ça peut être aussi un plâtrier en train de siffler comme un merle dans une pièce vide, ou une jeune femme qui pense à autre chose tout en repassant du linge. Les instants de contemplation sont des instants de grand répit pour le monde, car c'est dans ces instants là que le réel n'a plus peur d'arriver à nous.

Habiter poétiquement, ce serait peut-être d'abord regarder en paix, sans intention de prendre, sans chercher même une consolation, sans rien chercher. Regarder presque avec une attention flottante.

Avoir une sorte de présence diaphane au monde. Et je pense qu'à ce moment quelque chose du monde s'ouvre comme une amande. On comprend ce dont il s'agit lorsqu'il est question de vivre. On le comprend sans mot, et sans même peut-être pouvoir le dire. Le plâtrier, la femme à son ménage ou le poète à son poème, chacun construisant quelque chose de très réel, de très éphémère, ne sont pas les maîtres de ce qu'ils voient.

Dans cette lutte incessante que constitue le monde dit moderne, les contemplatifs sont les guerriers les plus résistants. (...). Il faut juste que chacun se remette à faire ce qu'il a à faire, de la façon la plus simple.

Les poèmes du boulanger, ce sont ses pains. (...)

(p 13) Un penseur japonais, Maître Dogen, sage, religieux, philosophe, dit que l'univers entier est la pensée des fleurs. Une parole comme celle-ci, on ne peut la pousser plus loin parce qu'elle casserait. C'est comme un bois qui serait tellement fin que, si on essayait de l'affiner un peu plus, on casserait son fil et on le briserait.

C'est peut-être ça la vertu de la poésie, tendre le langage au maximum. »